

l'y maintenir sans efforts et sans fatigue pour le maître, comme sans ennui pour les élèves; ce sont là autant de points qui doivent être l'objet d'une attention continuelle de la part des instituteurs, s'ils veulent réussir dans cette belle et noble mission de l'éducation morale.

Qu'ils ne craignent donc pas de s'engager dans l'étude de ces questions et d'en faire l'objet de leurs méditations les plus assidues et les plus sérieuses. Nous osons leur promettre d'avance, qu'ils s'y intéresseront d'autant plus qu'ils les étudieront plus sérieusement. Leur tâche leur sera également d'autant plus facile qu'ils la rempliront avec intelligence et amour; ils s'y attacheront aussi de plus en plus par le sentiment des services qu'ils y rendront au pays, et par l'estime et la considération qui accompagnent toujours l'accomplissement du devoir.

J. J. RAPET. (1).

Le Latin-Français.

Il suffit à beaucoup de gens de pouvoir compulser la série des locutions latines demeurées à l'usage du discours moderne. C'est tout le fruit qu'ils ont retiré de leurs études classiques. Bien des gens même, complètement étrangers au commerce des livres romains, aiment à produire une certaine illusion, grâce à l'adoption de ces phrases proverbiales, adroitement insinuées dans leurs entretiens.

Nous n'essaierons pas de reproduire ici le répertoire complet des banalités latines adoptées par les académiciens, qui en sont restées à la traduction du *De viris*. Si restreint que soit ce répertoire, nous aurions à craindre que notre mémoire ne faillît en chemin. Nous préférons pour le moment mettre en scène un honorable personnage avec lequel nous avons eu de fréquentes relations dans notre jeunesse. Nous le considérons comme un de ces érudits profonds dans le commerce desquels l'éducation s'achève et se complète. Ce que nous admirions en lui c'était l'interminable richesse des aphorismes latins dont il émaillait ses discours. Il en avait pour tous les incidens, pour toutes les situations, pour toutes les rencontres de la vie.

La langue française semblait pour lui un idiôme non avenu, un dialecte bâtarde qu'il est de bon ton de répudier. Il ne lui faisait quelques emprunts passagers qu'à regret, en baissant les yeux et la voix. En revanche pour formuler une expression latine il se redressait de toute sa taille, en donnant à son accent une majestueuse ampleur, une sonorité magistrale et solennelle. On ne pouvait pas lui adresser de plus délicate flatterie que de lui dire qu'il parlait *ore rotundo*.—Monsieur, me dit-il un jour, qu'il avait une histoire à me conter, ne perdons pas de temps à parler *ab hoc et ab hoc*; j'aborde le fait *ab ovo*; je remonte à son origine *ab Jove principium*. Il y a déjà bien des années de cela, *in illo tempore*, je connus un monsieur excessivement maigre. Il avait un fils de chétive apparence, *talis pater talis filius*. A six mois il avait la grosseur d'un rat: *ridiculus mus*. Je disais chaque jour à ses parents "soyez très circonspects dans vos paroles devant cet enfant: *maxima debetur purro reverentia*."

"A vingt ans ce petit malheureux fit connaissance d'un jeune ignorant; *asinus asinum fricat*; il devint son compagnon assidu, *son alter ego*. Dès lors il n'eut plus que deux passions: la table et le jeu, *panem et circenses*. Ah! monsieur, la jeunesse du jour. *O tempora, o mores!* Que de mépris pour la vertu! *virtus post nummos!* Un soir je rencontrai ce jeune homme. "Et quoi, lui dis-je, vous aussi tu quoque! Resterez-vous longtemps plongé dans ce désordre? *Quousque tandem?* Un peu de courage pour le bien: *macte animo!* Dans quel abaissement vous vois-je, vous qui devriez marcher à la tête de vos compagnons? *Primus inter pares!* Je vous ai rencontré l'autre soir à moitié ivre, *coram populo*. Je sais bien que chacun a sa passion, *trahit sua quemque voluptas*; mais il est affreux *proh pudor!* de passer sa vie *inter pocula*."

"Je parlais ainsi, *sic*. Savez-vous ce qu'il me répondit? J'en ai horreur pour lui, *horresco referens*: un mot absurde!" Et ainsi de suite!
A quelque temps de là cet honnête personnage mourut (*requiescat in pace*) et je sus seulement alors qu'il n'avait jamais appris le latin!

Z.

—(Journal Français.)

Exercices pour les Élèves des Ecoles.

Vers à apprendre par cœur.

L'ORAGE.

"Oh! dites moi pourquoi, ma mère,
"Je souffre depuis ce matin?
"Pourquoi je ne suis plus légèrè?
"Pourquoi j'ai dormi dans mon bain?"

"Pourquoi mon aiguille résiste
"Sous mes doigts faibles et brûlans,
"Et pourquoi je me sens si triste?
"Pourquoi mes pas sont si tremblans?"

"—C'est l'orage, ma pauvre fille,
"Qui t'inspire ce vague effroi,
"Qui roule en tes doigts ton aiguille,
"Qui te rend triste auprès de moi.

"Ne vois-tu pas ce gros nuage
"Qui marche et s'avance vers nous?
"Allons! laisse-là ton ouvrage
"Et viens dormir sur mes genoux."

Elle obéit; elle sommeille;
L'orage ébranle la maison.
Mais quand sa mère la réveille,
Le soleil brille à l'horizon.

Alors sa tête se relève;
Elle écarte ses longs cheveux,
Sa tristesse n'est plus qu'un rêve;
Et l'enfant a repris ses jeux.

Puis, elle va mouiller dans l'herbe
Sa robe et son petit soulier,
Pour voir de près l'arbre superbe
Que la tempête a fait plier.

On ramasse les coquillages
Que l'eau du torrent balaya;
Tout l'amuse... jusqu'aux ravages
De l'orage qui l'effraya!

Son âme n'est plus oppressée,
Rien ne résiste à ses désirs;
Et de sa souffrance passée
Il ne reste que des plaisirs.

O joyeuse enfance! heureux âge
Qu'un regard protège toujours!
Brillante saison où l'orage
Est le seul chagrin des beaux jours!

Je veux ainsi couler ma vie!
Au sort je me résignerai;
Par la tempête poursuivie
Comme l'enfant je dormirai.

Poésie, ô sainte chimère,
Viens aussi garder mon sommeil;
Eveille-moi comme ma mère
Au premier rayon du soleil.

MADAME EMILE DE GIRARDIN.

Exercices de Grammaire.

§ 28. Première Conjugaison.

Le petit ramoneur.—Plusieurs jeunes pensionnaires d'un couvent de la ville de T... se trouvaient dans une chambre où divers ouvrages de broderie et de couture les aidaient à utiliser la matinée d'un jour de congé. Un bruit sourd, parti de la cheminée voisine, les pousse à lever la tête. Il n'en est pas besoin davantage pour occasionner un léger dérangement à des recluses. Ce fut bien pis, quand le ramoneur arrivant au faite, chanta gaiement les refrains du pays. Les demoiselles n'y tiennent plus; elles poussent un peu la porte et guettent son passage. Enfin, le voilà descendu; il secoue ses oreilles, montre une de ces bonnes têtes brunes aux yeux brillants, et se trouve tout ébahi de se montrer au milieu de jeunes demoiselles. Il importait cependant qu'il ripostât à un feu roulant de questions folles et étourdissantes. "Mon ami, comment t'appelles-tu?—D'où arrives-tu?—Quels jours laves-tu ta figure noire? Nous pensons que tu ne la débarbouilles pas souvent.—Est-tu brun naturellement, ou seulement en peinture? etc." Le Savoyard promène ses regards sur la joyeuse assemblée, sourit avec finesse sous son masque de suie et ne laisse aucune demande sans réplique. La plus grande des demoiselles, qui n'avait pas encore parlé, se baisse devant lui et lui demande d'un ton presque affectueux: "Combien gagnes-tu?—Oh! ma bonne demoiselle, j'aimerais bien à gagner quelque chose, mais je ne gagne pas, moi; c'est mon maître. Si je possédais seulement la valeur de ce petit mou-

(1) Cet écrit est le premier d'une série d'articles que M. Rapet, déjà avantageusement connu de nos lecteurs, a bien voulu se charger d'écrire spécialement pour notre journal.